

Les mots appartiennent à tout le monde

J'anime aujourd'hui, en tant qu'écrivain, des ateliers écriture et arts plastiques aux Ateliers de la Banane. Je ne serais pas à cet endroit sans une expérience fondatrice, sans une série de rencontres et de prises de conscience. Je voudrais donner un témoignage de l'intérieur de cette expérience, qui a commencé il y a quinze ans, dans un café de Saint-Gilles.

J'ai rencontré Karyne Wattiaux en 1995. Elle préparait un projet nommé *Réseaux d'écriture* et cherchait des écrivains pour coanimer avec elle des ateliers, en Wallonie et à Bruxelles. Nous avons rendez-vous dans un café. Elle m'a parlé de son envie de mettre en contact d'anciens illettrés en fin d'apprentissage, des lettrés et des écrivains, au sein d'ateliers d'écriture. Elle employait des mots nouveaux pour moi, un jargon inconnu : hétérogénéité, savoirs et savoir-faire, coconstruction... Cela avait un rapport, apparemment, avec ce métier que je fais, d'écrire.

*par Veronika
MABARDI*

Je ne me souviens pas du détail de la conversation. Le souvenir que j'en ai ressemble à une danse, une sorte de mouvement de rencontre, sous les mots. Au moment même, j'ai compris qu'il s'agissait de rencontrer, de transmettre une passion d'écrire à des personnes d'origines socioculturelles très différentes, dont certaines étaient en apprentissage d'écriture. Ma première réaction a été : « Ils ne savent pas écrire ? » Double question, signifiant à la fois : « Comment écrire si on ne sait pas écrire ? » et « Il y a encore des gens qui ne savent pas écrire ? ». Ma question a fait sourire Karyne. Elle ressemblait à une réaction d'apprenant

qui se sent incapable de la maîtrise du geste, du code auquel il n'a pas accès. L'écriture comme un pays inconnu pour lequel il n'a pas de passeport. J'allais découvrir qu'en atelier, le traçage des mots sur le papier n'est pas un problème. Tout le monde utilise les mots, raconte des histoires. Le traçage est un savoir-faire qui peut être mis à disposition de celui qui ne le maîtrise pas encore. Le problème est de sortir de la croyance que parce qu'on ne sait pas tracer les mots, on est exclu du sens. De la croyance que l'écriture est une inspiration donnée aux littérateurs. Karyne pariait sur l'échange. Elle m'a donné un exemple qui m'a marquée : si on place un 'illettré' et un 'lettré' devant un cendrier où fume une cigarette en proposant de décrire ce qu'ils voient, le lettré dira, par exemple, « les volutes de fumée, telles des pensées, s'élèvent vers l'infini ». Il se pourrait même qu'il oublie de mentionner la cigarette. Il en fera un objet littéraire. La personne qui n'est pas habituée à lire dira que c'est un cendrier posé sur une table, de telle forme, de telle couleur et que la cigarette est une *Camel* à moitié consommée. J'ai ri. Je me suis reconnue dans les volutes et j'ai compris



Photo : Veronika MABARDI (aux Ateliers de la Banane)

l'intérêt, comme écrivain, de voir le monde tel qu'il apparaît et de le 'dire concret' avant d'élucubrer. Par contre, je n'avais aucune idée de ce que je pouvais apporter aux autres avec mes volutes.

Mal à l'écriture

Quelque chose du scandale qui habitait mon interlocutrice m'a touchée. Son refus d'une situation insoutenable, d'exclusion. Je voyais qu'elle imaginait une action possible. J'ai dit oui, à l'instinct, à cette proposition d'essayer de créer du lien et de permettre un accès et un partage de l'écriture. Je comprenais que lorsque Karyne parlait d'écriture, elle parlait de sens. Je comprenais qu'elle était convaincue que tous pouvaient avoir accès à l'écriture comme moyen de donner un sens au monde, et comme moyen de construire un sens commun. Je ne savais pas comment elle allait s'y prendre, mais je voulais faire partie de l'aventure. J'ai pensé : si elle croit que je peux apporter quelque chose au projet, je veux bien tenter le coup. Aujourd'hui cette réaction m'amuse : j'y reconnais à nouveau une attitude d'apprenant.

Ce jour-là, j'ai noté sur mon carnet : « Les mots appartiennent à tout le monde. C'est une valeur non marchande, non négociable. On ne s'appauvrit pas lorsqu'on la partage. »

Je suis sortie du café étourdie. Je m'étais engagée sur un chemin incertain. J'étais touchée aussi : Karyne m'avait fait sentir ce que pouvait être le 'mal à l'écriture'. Elle m'avait parlé de cette dame qui avait erré dans la ville toute une soirée, parce qu'elle s'était écartée de son chemin habituel et quelle ne pouvait pas déchiffrer le nom des rues. Cette dame n'osait pas avouer qu'elle ne savait pas lire aux passants qui disaient : « Prenez telle rue, vous verrez une plaque où il est écrit... ». Je prenais conscience qu'il y a aujourd'hui, ici, des personnes qui ont mal à l'écriture. Qui portent ce mal comme un fardeau honteux. Ce qui était mon métier, mon évidence, ma manière de survivre aux chocs et d'aller vers les autres, était pour une partie de ces 'autres' un

calvaire quotidien. J'ai fait le trajet en tram en essayant d'imaginer que je ne pouvais pas lire. L'écrit est partout. Savoir lire est une condition de survie dans la solitude des villes. Ne pas savoir lire est une expérience de panique, d'absence de repères. Je voulais comprendre. J'allais devenir 'écrivante'.

Mots itinérants

Pendant dix mois, nous avons sillonné la Belgique, de Bruxelles à Baudour, passant par Philippeville, Rochefort, les faubourgs de Liège. Nous étions cinq écrivains (Nicolas Ancion, Philippe Blasband, Chantal Myttenaere, Eugène Savitzkaya et moi), accompagnés de formateurs (Karyne Wattiaux et Vincent Hacken). Les règles du jeu étaient simples : l'écrivain et le formateur inventent les consignes, le formateur est 'traducteur' des tâtonnements et du jargon de l'écrivain. Les consignes donnent lieu à une activité d'écriture. Toutes les personnes présentes s'engagent à écrire et à lire leur production. On écrit de la fiction. Le groupe entier relance, à partir des consignes de départ. Les réactions de type « j'aime », « j'aime pas » sont bannies. L'ère de la consigne a commencé. La consigne comme un engagement, une nécessité du projet collectif : se mettre d'accord sur ce qu'on fait.

Ces dix mois passés avec des groupes différents se sont terminés par une journée d'écriture, rassemblant tous les participants, les écrivains et les formateurs. Nous avons mêlé nos mots, échangé nos phrases. Nous ne nous connaissions pas, mais nous avons une pratique et des règles communes. L'habitude d'user de la consigne a montré ses bienfaits. Chacun savait ce qu'il avait à faire. À la fin de la journée, les murs étaient couverts de visions du monde enchevêtrées.

C'est à l'écriture du bilan que je me suis aperçue du chemin parcouru. J'avais traversé l'expérience sans l'analyser, dans l'émotion de la rencontre, le plaisir de transmettre, de partager. Je portais en moi des visages, des moments inoubliables. J'étais nourrie en profondeur,



Photo : Les Ateliers de la Banane

repositionnée. L'écriture devenait matière commune, acte avec l'autre, et plus seulement désir d'atteindre l'autre. Cela ne m'a pas empêchée de revenir au travail solitaire. Mais, face à la page, je reste reliée au réseau.

Un livre

Après *Réseaux d'écriture*, un groupe hebdomadaire s'est mis en place au Collectif Alpha à Bruxelles, rassemblant des apprenants, des lettrés passionnés d'écriture et les écrivains du projet précédent. Nous avons avancé ensemble, petit groupe hétérogène de plus en plus complice. Un jour, nous avons senti que quelque chose finissait. Mais le groupe voulait continuer l'atelier. Nous avons proposé que les participants formulent un projet. Ils se sont réunis sans nous. Quand ils sont revenus, ils nous ont dit : « On va écrire un livre. » Une condition a été posée : le livre sera collectif, mais dans cette écriture collective, chacun trouvera sa place. Nous avons décidé d'écrire des nouvelles. Chacun signerait un texte individuel, à l'intérieur d'un univers construit ensemble.

La première étape était de créer l'univers commun. Nous avons négocié. Sur le lieu d'abord, établissant des listes, argumentant, pour finalement voter que les histoires se passeraient dans l'Atomium réinventé. Ensuite, par petits groupes, nous avons recréé chacune des boules de l'Atomium : le jardin, le restaurant, la boule en apesanteur... Puis, nous avons créé les personnages. Chacun d'entre nous a mis sur un bout de papier un nom, un âge, une profession. Il a ensuite passé la feuille à quelqu'un d'autre, qui y a ajouté un souvenir, avant de passer la feuille à un autre encore. C'est ainsi que nous avons créé une quinzaine de personnages appartenant à tous. Nous avons ensuite défini les règles d'écriture : chaque nouvelle se passerait dans une des boules et contiendrait au moins trois personnages communs. Ce processus de construction de l'univers a pris plusieurs mois. Les fondations du récit commun étant mises en place, nous avons écrit, chacun seul, relu et relancé par tous.

Bien écrire

La relance, dans un groupe hétérogène, est passionnante. Tous, nous voulons 'bien écrire'. Mais 'bien écrire' ne veut pas dire la même chose pour tous. Pour les uns, c'est 'ne pas faire de fautes', 'écrire comme tout le monde'. Pour d'autres, c'est 'être original', 'trouver une forme nouvelle'. C'est ainsi que je me suis entendue dire souvent : « Qu'est-ce que tu veux dire ? Je ne comprends rien ! ». Les 'ex-illettrés' sont des relanceurs redoutables. Ils me mettent au pied du mur, me somment d'être précise, de savoir ce que je veux raconter. Les 'lettrés' aussi sont impitoyables, dans leur attention à la forme. Je me demandais à quoi je servais dans l'affaire. En fait, trois choses étaient utiles à mes coécrivants : mon amour des mots, des personnages, du surgissement de la fiction. Le plaisir que je prends à l'activité d'écrire, mon entêtement au travail. Et mes doutes, mes manques, mes hésitations... Mes rougissements, mon trac de lire devant tout le monde, ma mauvaise orthographe et mes erreurs faisaient sens. Un

jour, je me suis 'plantée'. Mon texte ne tenait pas. Tout le monde était d'accord. C'était incompréhensible, nébuleux, plat, vide. Mais j'étais prête à travailler, les relances m'intéressaient. Cette désacralisation de l'écrivain, la descente du piédestal, l'aveu du 'spécialiste' qui doute et a besoin d'aide pour écrire, c'est ce que je pouvais apporter au groupe. J'apprenais qu'il n'y a pas de 'lettrés'/illettrés'. Il y a des gens qui suent à mettre en mots ce qu'ils vivent, qui souffrent quand ils ne peuvent pas le faire. Ce qui aide, c'est le lien, le regard de l'autre, lecteur exigeant mais bienveillant, qui encourage, apporte ses savoirs, ses savoirs-faire, son expérience.

Le recueil *Histoires d'A* est paru chez Luc Pire. La sortie officielle a eu lieu à l'Atomium. Nous étions émus. Je raconte l'expérience comme une évidence parce que c'était une évidence. Avec des difficultés, des crises, des questionnements. Mais sans aucun doute sur la nécessité et le but du projet : coconstruire du sens.

Liens

Je suis, depuis, obsédée par la question du lien et du décloisonnement. Lien entre artistes, professeurs, formateurs, apprenants. Lien entre ceux qui 'croient savoir' et ceux qui croient qu'ils 'ne savent pas'. Je retiens des moments. Celui où Jacky, qui disait toujours « je ne sais pas écrire », me dicte *l'homme qui tourne en rond*. Quand je relis son texte à voix haute, je comprends ce qu'est le rythme, la scansion physique du doute. Je me souviens de Marcella, bataillant contre la consigne « pas de texte biographique ». De nos insistances pour qu'elle passe à la fiction, jusqu'au jour où elle pose son texte sur la table, disant : « C'est inventé. » C'était sa propre histoire, mais Marcella posait un acte d'écrivain. Devant l'urgence de ce qu'elle avait à dire et le désir d'assumer son récit, elle était entrée dans le constat de l'écrivain : puisque je l'écris pour les autres, mon récit devient fiction pour le lecteur. Et le jour où Guy prend la parole pour

dire à une participante hésitante qu'il faut y croire, décider de se lancer, lui qui, enfant, faisait semblant d'écrire, dans un accord tacite avec l'instituteur qui ne savait que faire de lui. Et la tension de Maria qui tente de passer au-dessus de la plainte pour trouver l'économie d'une phrase et dire son arrivée en Belgique, son effort pour mettre en mots l'émotion, parce qu'il faut y arriver, il faut que ce soit écrit, posé dans le livre et lu. Que l'expérience du monde résonne pour l'autre.

Hétérogène parmi les hétérogènes

Il y a eu ce moment terrible aussi, où j'ai accompagné un groupe au théâtre. C'était un théâtre où j'ai travaillé, qui met un point d'honneur à parler de la société, à dénoncer l'oppression, l'injustice, où souvent les fictions mettent en scène le 'peuple'. Quand nous sommes arrivés devant le bâtiment, il y a eu un drôle de silence dans le groupe. Un des participants m'a chuchoté : « Tu sais, moi, si j'étais seul, je m'enfuirais. » J'ai demandé pourquoi. Il m'a parlé de la façade imposante comme celle d'un temple, de la décoration riche, des mots collés partout, trop impressionnants. Il a dit : « C'est pas pour moi ici. Regarde tous ces gens. » J'ai regardé autour de moi. J'ai eu honte. Je n'arrivais pas à définir le malaise. Je pense aujourd'hui qu'il vient de la prise de conscience que, malgré toutes nos intentions, un clivage monstrueux demeure. Le mot 'culture' me saute à la gorge. Je veux me débarrasser de cette honte, pour pouvoir assumer des actes. Pour cela, j'ai besoin d'apprendre une série de choses. Par-delà les livres, les discussions avec mes pairs, la réflexion, c'est à travers les rencontres avec les 'hétérogènes', la pratique commune d'écrivante parmi des écrivants que je trouve les outils pour dire ce que je perçois du monde.

Veronika MABARDI, écrivain